

# Jacques Brel, Georges Brassens et Jean Serge sur Europe 1 en 1965... (II)

*Avant de commencer la lecture de ces lignes,  
nous attirons votre attention sur le climat de  
cordialité et de complicité qui lie les trois interlocuteurs.  
Cette remarque a son importance pour mettre en évidence  
le second degré qui apparaît à travers quelques réponses  
de Jacques Brel et de Georges Brassens face à Jean Serge.*

Jean Serge : Bonsoir Georges Brassens, Bonsoir Jacques Brel.

G.B. et J.B. : Bonsoir.

## La notion de confort.

J.S. : Je voudrais vous demander, étant donné la difficulté de vous joindre, si vous êtes les deux seules vedettes de la chanson, je sais, vous détestez le mot "vedette", mais enfin, vous êtes les deux de la chanson qui refusez le téléphone. Comme vous refusez apparemment toutes les contraintes du confort. S'agit-il pour vous, pour l'un et pour l'autre, d'un système ou s'agit-il seulement d'un accident ou d'une coïncidence ?

J.B. : Je prends la parole. On ne refuse pas du tout le confort. Mais on place peut-être le confort ailleurs que dans ce que l'on appelle les choses confortables. Le confort c'est la paix, la liberté, c'est ça le grand confort. C'est le droit de dire ce que l'on veut.

G.B. : Je ne pense pas que le téléphone soit quelque chose de très confortable. Ça fait du bruit, ça sonne et ça dérange. Ce n'est pas confortable du tout. C'est un instrument de travail. Et comme nous aimons bien nous reposer, n'est-ce pas Jacques ?

J.B. : Oui, dans ce domaine-là, moi oui !!

J.S. : Vous êtes certainement les deux seuls à avoir cette conception du confort qui est loin, qui est même l'opposé du confort de la maison de campagne, de l'appartement somptueux, des meubles ?

G.B. : Je crois, que quand nous avons besoin de confort, nous dormons, nous nous couchons. Ce n'est pas ton avis ? T'es pas confortable quand tu dors toi ?

J.B. : Oui, c'est vrai. Ou je dors, ou bien je vois qui je veux...

G.B. : L'endroit où tu fais des chansons ! Là, c'est le confort, que ce soit assis sur un fauteuil, sur une chaise ou sur une pierre.

J.B. : On est peut-être trop luxueux pour aimer le confort !

G.B. : Oui, peut-être, on n'y a jamais pensé.

J.B. : On s'en fout complètement d'ailleurs.

J.S. : Peut-être, après en avoir parlé entre vous ce soir, vous allez être tout d'un coup tentés par le confort ?

G.B. : Je ne pense pas. Je ne pense pas que nous sortirions tout à l'heure pour aller acheter un fauteuil très agréable. Je ne pense pas qu'il faille s'asseoir dans des fauteuils. On s'endormirait facilement.

J. B. : Oui, il faudrait être debout ou couché, de toute façon, assis c'est une station intermédiaire qui ne nous intéresse pas!

G.B. : Debout ou mort, voilà !

## L'utilisation des gros mots dans les chansons.

J.S. : Il y a aussi un aspect qui n'a rien à voir avec le confort, ni avec le téléphone. Vous êtes parmi les auteurs, les compositeurs, les deux seuls qui employez...

G.B. : Tu vas voir qu'il va nous faire faire un duo tout à l'heure. On va chanter ensemble.

J.B. : On va pousser l'escarpolette à deux !

J.S. : Justement, il s'agit presque d'un duo, c'est l'utilisation des mots que l'on dit, des gros mots, l'utilisation des mots "choc", des mots qui font scandale, et indéniablement parmi les auteurs, vous êtes ceux qui vous en servez le plus ?

G.B. : En fait, nous sommes un peu belges tous les deux tu comprends. Les Belges aiment beaucoup ce genre de plaisanterie, c'est pas vrai Jacques ? Puisque moi j'ai un nom flamand et lui est Flamand !

J.B. : Et moi, je suis Flamand et d'origine espagnole. Moi, je crois qu'on emploie ça simplement, enfin, là je parle pour moi, je n'ose pas répondre pour Georges, moi j'emploie des mots qui sont des mots courants, des mots que les gens emploient quotidiennement. Je crois qu'il est essentiel d'écrire comme on parle, comme on respire. Quand on dit bonjour à quelqu'un, je crois qu'il faut lui dire bonjour comme on est réellement. C'est-à-dire que si un jour je me mets à penser en anglais, peut-être bien que je ferai le baise-main comme le font les Français qui veulent paraître Anglais. Mais dans la mesure où je pense d'une certaine façon, je crois que ce serait malhonnête de ma part de ne pas écrire avec ces mots-là et effectivement, je dis "putain de merde !" dans la vie et je ne vois pas pourquoi en écrivant quelque chose je n'écrirais pas "putain de merde !!"





G.B. : Tu dis des choses comme ça dans la vie ? Tu me fais de la peine. Moi qui ai horreur des gros mots.

J.B. : Je crois que c'est une question d'honnêteté...

G.B. : Enfin, pour résumer ce que dit Jacques, quand nous disons "merde" c'est pour des raisons d'honnêteté. C'est parce que nous sommes simplement bien élevés à l'égard des gens qui nous écoutent.

J.B. : C'est ça. C'est la vraie manière d'être bien élevé. A mon sens, dire une "péripatéticienne" est une grossièreté monstrueuse, alors que dire une "putain" est une action honnête, une action précise en plus.

G.B. : D'ailleurs tu vois, quand sur des disques, sur des affiches on met "P... respectueuse", ou "P... de toi".

J.B. : C'est bien plus cochon. C'est porno. C'est comme la danse classique... c'est porno.

J.S. : Moi je veux bien, je suis obligé d'accepter ce que vous dites Jacques Brel, mais Georges Brassens, lorsque dans une de tes chansons, tu t'es amusé à te stigmatiser toi-même dans le "Pornographe du phonographe", c'était tout de même pour expliquer, pourquoi employais-tu des gros mots ?

G.B. : C'était pour m'amuser. C'est toujours quand même pour m'amuser que j'écris des chansons et que je dis des gros mots. Et dans le "Pornographe du phonographe", je me suis amusé, si tu veux, à me mettre en boîte, et à mettre en boîte ceux qui n'attendaient de moi que des gros mots, ceux qui pensaient que je faisais exprès de dire des gros mots pour gagner ma vie. Bien sûr, en fait, c'était un peu ça. On m'a accusé, comme on a accusé Jacques, d'avoir employé ces mots-là exprès sans s'apercevoir qu'on pouvait très bien se dispenser de les employer. On l'a bien prouvé d'ailleurs.

J.B. : Oui, bien sûr !

G.B. : On emploie ces mots aussi avec d'autres. Après tout, tous les mots existent, pourquoi n'emploierait-on pas ceux-là ?

J.B. : Et puis, il y a un certain nombre de choses dont on parle Georges et moi, et qui ne méritent pas plus que ces mots-là.

G.B. : On ne peut pas rayer ces mots de notre vocabulaire. C'est impossible, on ne saurait plus parler.

J.B. : Ils existent depuis bien avant les mots français, par exemple, qu'on emploie.

G.B. : Si tu ne dis plus "merde", tu ne peux plus parler.

J.B. : Non, on ne peut plus parler. On ne peut plus perdre de bataille !

G.B. : Tu vois, aujourd'hui, un homme qui vit, et qui sort sans pouvoir se servir du mot "merde", qu'est-ce qu'il doit être malheureux. A propos des putains ou péripatéticiennes...

J.S. : Vous avez parlé tout à l'heure des péripatéticiennes qui devenaient dans vos chansons des putains et qui sont des putains. Est-ce que ce n'est pas une poétisation, tout de même, des gens hors de la loi habituelle, et non pas des hors-la-loi, qui vous a amenés à chercher vos héros, vos héroïnes, justement non pas dans les réprouvés, mais dans les gens qui sont hors de la loi, comme ces mots sont hors du langage habituel écrit ?

J.B. : Merde ha ! Voyez ce que je veux dire là ?

G.B. : C'est un vrai littérateur ce Serge. Non, c'est parce que quand on raconte certaines histoires, on est obligé d'employer ces mots-là.



J.S. : Oui, oui, tu ne m'as pas répondu sur le choix des personnages ?

G.B. : Le choix des personnages, moi par exemple, là je reprends pour moi, tu permets Jacques ?

Si je parle souvent de ces femmes-là, c'est parce qu'elles m'intéressent. Elles me paraissent plus photogéniques que les autres si tu veux, elles me paraissent plus intéressantes, plus poétiques et c'est pour ça que j'en parle. Comme ce mot est à ma disposition, je l'emploie. Mais ce n'est pas le seul, il y en a des tas pour parler de celles qu'on appelle des putains. Il n'y a rien de péjoratif là-dedans, mais il y a quand même cinquante ou soixante mots.

J.S. : Bien sûr mais...

G.B. : Moi, c'est en qualité de méridional que je dis "putain" parce que dans le midi on dit "mon putain de père", "mon putain de frère". C'est un terme d'amitié. Moi, je n'ai jamais employé ce mot dans le sens péjoratif.

J.S. : Et vous Jacques Brel ?

J.B. : C'est un mot tendre, moi je vois ça un petit peu différemment parce que je ne suis pas du midi.

J.S. : Mais les "putains d'Amsterdam" ?

J.B. : Oui, fatalement dans le port d'Amsterdam, ce sont des putains à Amsterdam. C'est vrai, il y a tout ce quartier qu'on appelle les "Walkes" au bord d'un canal, qui est en plus ravissant, où les filles sont à vendre, comme les jeunes filles sont à vendre. Enfin, elles ne sont plus à vendre maintenant. Elles sont à louer dans la société moderne parce qu'elles ont des amants et qu'elles s'organisent autrement. Mais on

parle exactement de la même chose. Une femme qui ne sait vraiment rien faire dans la vie si ce n'est un jour séduire un garçon, et se faire entretenir par ce monsieur toute sa vie, et se faire pondre deux enfants, c'est indiscutablement une putain aussi. Et j'aime infiniment mieux les putains honnêtes, c'est-à-dire celles qu'on appelle vraiment des putains. Alors j'emploie ce mot-là parce qu'il est vrai. Je ne peux pas dire qu'une femme mariée soit une péripatéticienne, c'est un mot faux. C'est un mot malhonnête, et il y a plein de mots malhonnêtes et grossiers, infiniment plus grossiers que ceux qu'on emploie je crois dans la chanson. Quand on entend "amour éternel", vous croyez pas que c'est une grossièreté. Vous connaissez quelque chose de plus vulgaire, de plus con que ça ?



G.B. : Non seulement c'est une grossièreté, mais encore, c'est une faute...

J.B. : C'est une faute. C'est une erreur. C'est une malhonnêteté. C'est ça la vraie vulgarité.

J.S. : Et bien, puisque vous avez parlé de vulgarité à propos d'amour éternel, et que vous étiez d'accord, le type d'amour que l'un et l'autre vous faites chanter, ou que vous chantez, ce type d'amour est pourtant très différent. Il est très différent parce que vous êtes essentiellement différents. Mais il est pourtant très différent l'amour éternel. Georges Brassens a semblé le célébrer en ne l'appelant pas amour éternel, et Jacques Brel a semblé à chaque fois le stigmatiser comme s'il avait peur que l'amour soit éternel ?



## L'amour est-il éternel ?

G.B. : Qu'est-ce que tu attends qu'on te réponde à ça ?

J.B. : Ca ne veut rien dire du tout !! Mais ce n'est pas vrai ça. C'est-à-dire que l'amour éternel est une notion qu'on nous a flanquée dans la tête plus ou moins quand on était petit d'une manière ou d'une autre. Enfin, que ce soit une amie, ou un vieil ami de la famille, ou des choses comme ça, on nous a dit que l'amour était une chose importante. Bien sûr, c'est certainement une chose importante, et moi dans une chanson, j'ai écrit l'amour éternel exprès pour rigoler. Personne n'a rigolé d'ailleurs.

G.B. : L'amour semble éternel, bien sûr, mais c'est les partenaires avec lesquels...

J.B. : L'amour devrait être éternel, et puis ce n'est pas possible. Dans l'amour, on s'occupe beaucoup trop de soi. C'est une chose tournée vers l'intérieur, si on y mêle des éléments passionnants, ça tourne presque à la maladie. Je crois que si on emploie partiellement des mots grossiers pour parler de l'amour, c'est pour pas prendre tout ça au sérieux. Est-ce que quelqu'un qui a un rhume commence à faire un drame à cause de ça ? L'amour, c'est un peu comme un rhume, c'est une grosse fièvre. Ça dure un certain temps, et puis on se réveille cocu ! Tout le monde est cocu, ne serait-ce que moralement. Il y a une duperie. C'est toujours un faux contrat alors peut-être qu'il faut être plus poète que ça. Peut-être qu'il faut être plus naïf. Peut-être qu'il faut se cacher derrière le doigt. Mais je trouve ça très malhonnête. Je n'ai pas envie d'appeler un chien un chat pendant toute ma vie. Ca me paraît idiot. Mais je n'ai pas du tout envie de me protéger de l'amour en chantant des chansons contre les fleuves. Je chante des chansons contre les femmes parce que je crois qu'il faut les aimer malgré ce qu'elles sont.

G.B. : Au fait, je crois que tu aimes beaucoup les femmes ?

J.B. : Beaucoup.

G.B. : Et moi aussi d'ailleurs.

J.B. : Beaucoup, mais il ne faut pas croire que ce sont des petites fleurs. Enfin moi, je ne crois pas à la notion de petite fleur pour la femme.

G.B. : Personne n'est innocent sur cette terre, surtout à cette époque personne n'est innocent. Mais on dit ce qu'on pense au moment où on le pense. Il est possible, qu'un jour, nous chantions les vertus de l'amour éternel, mais pour le moment, nous en sommes là ! Mais enfin, il veut systématiquement nous rapprocher. Nous avons quand même Brel, bien que nous ayons beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, nous avons quand même sans doute là-dessus chacun notre petite... Il veut nous faire faire notre petit numéro de duettistes, mais on ne peut pas dire exactement les mêmes choses parce qu'on n'a pas rencontré les mêmes amours à la même époque, et c'est assez difficile. Tu nous obliges tous les deux à répondre !

J.S. : Georges ! Je vous oblige comme tu dis à répondre. Non, et si tu parles duettistes, les duettistes chantent deux parties très différentes justement, pour qu'elles soient harmonieuses. Donc plus elles sont différentes, plus l'harmonie sera grande entre Brel et Brassens ! L'amour est mort dès qu'on commence à écrire des chansons.

G.B. : En fait, je ne sais pas ce que pense Jacques ? Je trouve que les chansons ne sont pas très jolies quand l'amour est éternel, parce que c'est fini. La fin joyeuse, la fin heureuse, c'est fini. Moi j'aime bien qu'il y ait quand même des accidents, que l'amour ne soit pas éternel, du moins dans les chansons. Je ne dis pas forcément dans les chansons exactement tout ce que je fais dans la vie quand même. Je transpose un petit peu, mais je n'aime pas que l'amour se passe tout à fait naturellement parce qu'à ce moment-là, il n'y a pas lieu d'en parler. Comme disait l'autre dans la vie de bohème, dès qu'on commence à faire des vers, c'est que l'amour est mort...

## La mort est une idée absurde accessible à tout le monde.

J.S. : Il y a un sujet, oui un sujet essentiel que vous affectionnez, non pas du tout de la même manière pour ne pas subir l'accusation de duettistes forcés de Georges Brassens de tout à l'heure. C'est la mort, votre manière de vous servir poétiquement l'un et l'autre de la mort est évidemment extrêmement différente - ici je précède l'accusation - mais extrêmement fréquente chez l'un comme chez l'autre. Vous vous amusez beaucoup l'un et l'autre avec la mort ?

G.B. : Mais qu'est-ce que tu veux qu'on te dise ? C'est encore un sujet difficile. Moi, je me sers de la mort. En ce qui me concerne, je ne vais pas répondre pour Jacques. Je me sers de la mort pour m'amuser un petit peu. La mort c'est une espèce de <sup>el/ow</sup>chou blanc. C'est un faire-valoir. Je me sers de la mort pour vanter, pour donner de l'importance à la vie. Elle me paraît assez photogénique aussi la mort ! Elle paraît avoir de l'importance et puis aussi parce que j'ai beaucoup fréquenté les poètes qui parlaient d'elle très souvent. J'y suis habitué. Et puis, je suis aussi un peu d'origine belge. Oui, dans ses régions-là, ce n'est pas comme ici chez nous. Là-bas, on n'a pas peur de la mort. La mort est une chose importante dont on parle sans avoir peur ! C'est ici que la mort fait peur aux gens.

J.B. : Oui, c'est ça. Il y a deux morts, il y a la mort méditerranéenne et la mort dans le restant du monde. La Méditerranée a inventé une forme de mort avec des sanglots et des voiles. La mort italienne est une chose extraordinaire. J'emploie la mort parce que c'est l'idée la plus absurde, et qui soit accessible à tout le monde. Peut-être que la théorie ondulatoire est une chose étonnante, mais la mort est une chose que tout le monde sait, que tout le monde connaît et ça réduit tout à zéro. Dans mes chansons, ce que j'essaie de trouver, c'est ce que j'appelle le chagrin d'orgueil. Quand les hommes ont mal à leur orgueil, ils ont mal à eux. Et pour contrebalancer tout ça, je crois qu'il y a deux solutions. Il y a la claque dans le dos de quelqu'un qu'on aime bien même si on est pas d'accord. On l'aime c'est tout. Il y a une espèce de chaleur, une espèce de tendresse. Et d'autre part, il y a l'idée de la mort, ce qui fait que le fait de vivre me paraît largement suffisant dans la vie. Alors j'emploie la mort comme ça. C'est un peu voulu, c'est symbolique, mais la mort je m'en fous, je m'en contrefous.

G.B. : Ne dis pas ça, elle est foutue de nous descendre dessus comme ça en vitesse pour se venger.

J.B. Oui mais enfin, si j'en parle, c'est l'idée de l'absurdité de tous nos chagrins. Tout va s'arrêter de toute façon, donc ce n'est pas très important. Vivre c'est formidable, c'est gai, mais ce n'est pas important du tout, ça ne sert à rien. Il n'y a personne, même pas soi. On se détruit doucement. Alors j'emploie la mort qui est sur l'autre, c'est la justice la mort, c'est la vraie justice.

G.B. : Ce n'est pas tout à fait..., on ne sait pas, on s'imagine...

J.B. : Oui, on s'imagine..., on espère.

G.B. : Imagine que le Bon Dieu existe et que ce ne soit pas un chic type, et que tous les bons soient punis, c'est épouvantable.

J.B. : Imagine que la génération spontanée existe ? On peut tout imaginer !

G.B. : Mais enfin, en ce qui concerne la mort, je vais répondre pour moi puisque Jacques a déjà répondu pour lui. Je ne parle pas, je n'envisage pas la mort dans mes chansons toujours de la même manière. Non, la plupart du temps par exemple, excuse-moi Jacques de citer une de mes chansons, dans "Les Funérailles d'Antan", je me sers de la mort comme prétexte pour déplorer que l'on n'enterre plus les gens de la façon sympathique dont on les enterrait avant. Ce n'est pas la mort elle-même là-dedans que je mets. Elle est là comme ça, comme une marguerite dans une histoire d'amour.

J.B. : Comme l'amour. La mort intervient comme l'amour dans la vie d'un homme !

G.B. : Et puis enfin, on n'a jamais vu des poètes, bien que nous soyons des poètes mineurs, on n'a jamais vu des poètes ne pas traiter de la mort. Il n'y a pas trente-six sujets. Tout le monde sait ça, il y a l'amour, Dieu, la mort, et puis il ne reste plus rien. Il y a trois ou quatre sujets possibles. Il le sait très bien Jean Serge.

(...)



